



200 000 fantômes (Nijuman no borei)

EXPÉRIMENTAL – FRANCE – 2007 – 10'

Réalisation Jean-Gabriel Périot	Scénario Jean-Gabriel Périot	Son Xavier Thibault, Laure Arto
Production Envie de Tempête Productions	Montage Jean-Gabriel Périot	Musique Current 93 David Tibet

Hiroshima 1914-2006

2009	Paris « Césars » Pré sélection
2008	Limoges « Festival de courts métrages » Prix de la jeunesse, Prix du public Vannes « Rencontres du Cinéma Européen » Prix Coco Breizh Paris « Les lutins du court métrage » Lutin du meilleur montage Clermont-Ferrand « Festival national et international du Court Métrage » Lyon « Les Inattendus »
2007	Vendôme « Festival du film de Vendôme » Prix de la jeunesse Aix-en-Provence « Festival Tous Courts » Mention spéciale du jury Pantin Festival du film court « Côté court » Annecy « Festival international du film d'animation » Contis « Festival international de Contis » Ris-Orangis « Cinésonne Festival du cinéma européen en Essonne » Gentilly - Arcueil « Les Ecrans documentaires Le réel en scène » Vic-le-Comte « Rencontres du film documentaire "Traces de vies" » Lyon « Doc en courts »

Quelques pistes pour aller plus loin

par Bartłomiej Woznica

Le 6 août 1945, une bombe atomique à l'uranium 235 est lâchée sur la ville d'Hiroshima. Elle explose en faisant 70 000 morts sur le coup et 200 000 morts au total jusqu'à la fin du XX^e siècle. Ce sont ces personnes disparues que désigne le titre du film de Jean-Gabriel Périot bien qu'elles ne soient pas présentes à l'image. Que vous suggère cette absence ? Il est à ce propos intéressant de mettre en perspective la démarche de réalisateurs comme Alain Resnais qui se sont confrontés à la représentation de telles tragédies et qui, plutôt que de tenter de vaines reconstitutions, ont choisi de mettre en scène l'impossibilité qu'il y a à représenter l'horreur.

Au premier abord, *200 000 fantômes* se présente ainsi comme un « film-mémorial », un monument aux morts. Il n'est à ce titre pas insignifiant que le motif principal du film soit le mémorial de la Paix d'Hiroshima, qui fut le seul bâtiment à proximité du lieu où explosa la bombe à rester debout.

Mais paradoxalement, le point focal de l'image, le monument en tant que tel, semble peu à peu se soustraire à notre regard, pris qu'il est dans un urbanisme de plus en plus envahissant. *L'épicentre* du film semble peu à peu s'évanouir et rend ainsi visible le processus d'oubli nécessaire au retour à la vie. De ce point de vue, *200 000 fantômes* devient l'exact envers d'un mémorial. Il s'agit ici pour Jean-Gabriel Périot d'user de la spécificité du médium cinématographique pour, en paraphrasant Chris Marker, réparer à l'endroit de l'accroc le tissu du temps. Comme dans les films de Resnais ou Marker, la mémoire s'y trouve indissociablement liée à l'oubli, dont une des fonctions est de faire le tri entre les souvenirs, les informations accumulées. La mémoire, elle aussi, a ses propres limites. Quels liens est-il possible de faire entre cette constatation et l'usage que le réalisateur fait de la surface de l'écran dans le film où le noir initial est peu à peu envahi par l'image jusqu'à saturation ?

Le film est composé de photographies provenant de sources hétéroclites (fonds publics, archives de la ville, photographies de particuliers, clichés que le réalisateur a lui-même réalisés sur place) pour parvenir, à partir de fragments de mémoires individuelles, à (re)construire une mémoire collective. Il peut être intéressant ici d'interroger la dialectique qu'instaure le film entre la photographie et le cinéma et redoublant le couple mémoire-oubli. La première se trouve en effet être du côté de la trace, de la fixation d'un instant tandis que le second s'inscrit de fait dans le devenir, la mutation, le flux. En quoi peut-on dire à ce propos que dans ce film c'est le passage du temps, élément qui fait fondamentalement défaut à la photographie, qui fait récit ? On pourra mettre en relation cette réflexion avec les paroles de la chanson accompagnant le film.

Films passerelles
Clean time, Nous